

À Paul Gavarni

La Beauté, fatal aimant,

Est pareille au diamant

Que la fange peut mouiller

Sans le souiller.

Jusqu'au milieu du ruisseau,

L'éclat pur de son berceau

Garde un charme essentiel

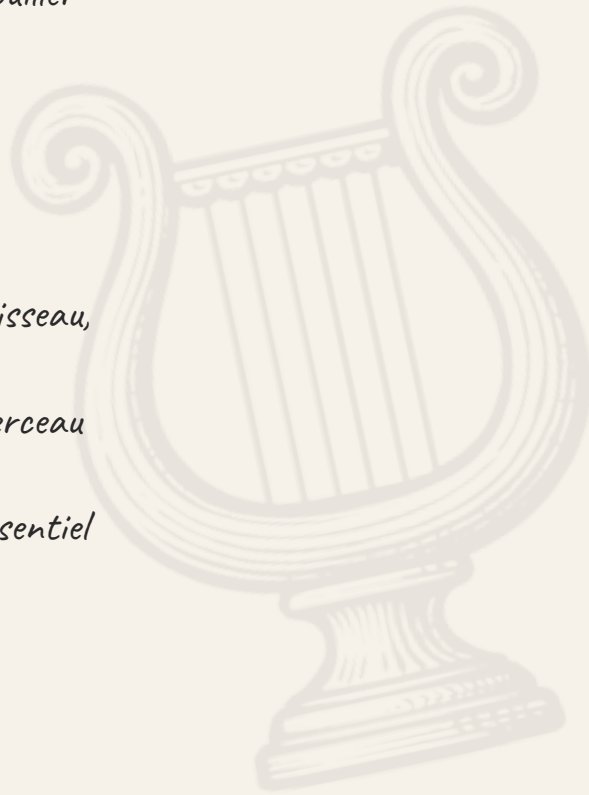
Qui vient du ciel.

Ainsi, leurs cheveux au vent,

Vois ces folles qui souvent

Bercent le premier venu

Sur leur bras nu.



Ces filles aux teints flétris,

Qui dévisagent Paris

Avec leur regard moqueur,

N'ont plus de cœur.

Leur sein insensible et froid

Que mord le corset étroit,

N'a jamais pendant un jour

Tremblé d'amour.

Idoles ivres d'encens,

Dont rien n'éveille les sens,

Elle n'ont jamais pleuré

Ni soupiré.

Plus pâles que nos Ennuis,

Ces spectres des folles nuits



Ne mentent même pas bien,

Et n'aiment rien.

Rien ! ni l'orgie et le bal

Qui se tord en carnaval

Sous les clairons furieux,

La flamme aux yeux,

Ni le Vin, or ruisselant,

Âme du raisin sanglant

Qui met ses riches manteaux

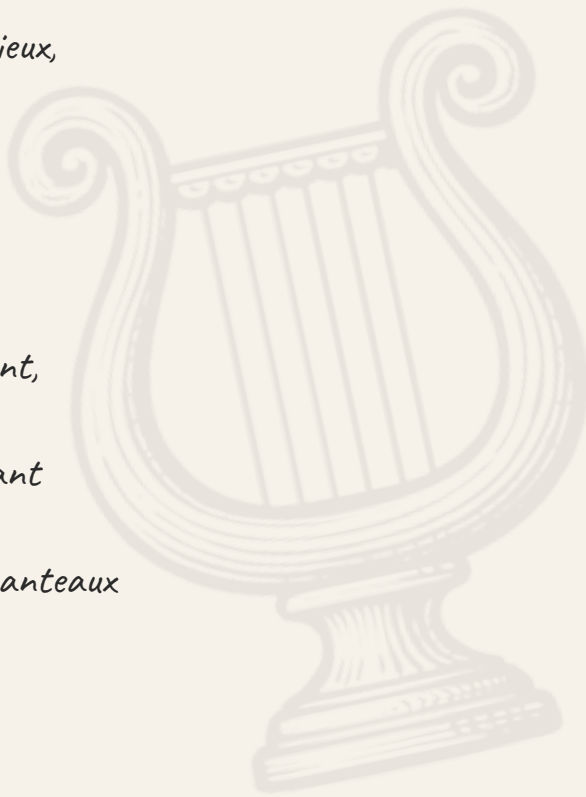
Sur nos coteaux,

Ni la colère du Jeu,

Qui rend puissants comme un dieu

Les combattants éblouis

De ses louis,

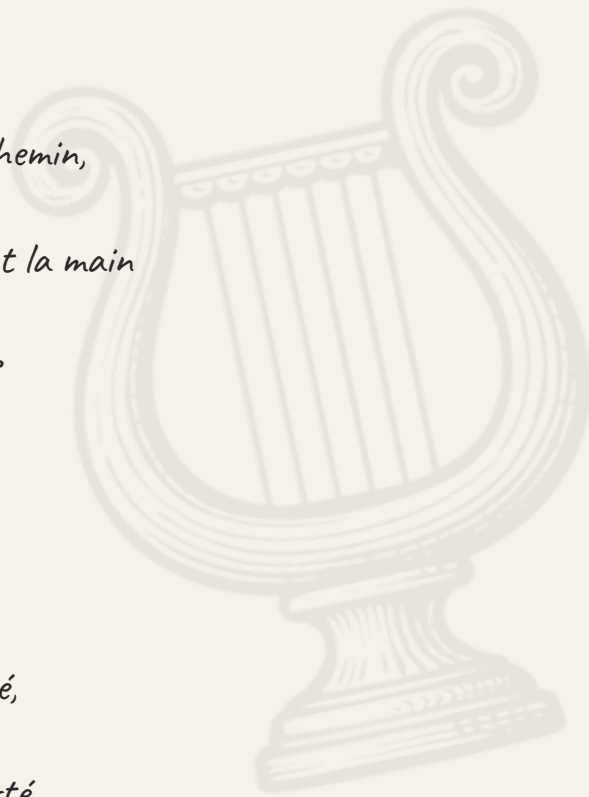


Ni cette perle des mers
Arrachée aux flots amers,
Ni Golconde et son trésor,
Ni même l'Or !

Car l'Or sur notre chemin,
C'est l'Art sacré dont la main
Embellit les horizons
De nos prisons ;

C'est la sereine fierté,
C'est un jour de liberté
Sous les ombrages fleuris
Loin de Paris ;

C'est l'Amitié, douce voix,



Qu'on peut encore une fois

Accueillir et mieux choyer

A son foyer.

Mais ce gouffre où tout se perd !

Mais elles ! L'or ne leur sert

Qu'à se parer de chiffons

Pour des bouffons.

Pourquoi donc les chantons-nous,

Cœurs de l'Idéal jaloux,

Qui toujours au ciel obscur

Cherchons l'azur ?

Sur leurs têtes sans douceur

Pourquoi, poète et penseur,

Fais-tu jaillir un rayon



De ton crayon ?

Ô philosophe subtil,

Dis-le-moi, que reste-t-il

A leur front désenchanté ?

Quoi ? la Beauté !

La Beauté, miroir secret,

Où l'amour divin paraît

Reflété comme en un ciel

Matériel !

Théodore de Banville (1823-1891)

